

La vie sous verre

Safe

Jean-Philippe Gravel

Volume 14, numéro 4, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (1995). Compte rendu de [La vie sous verre / *Safe*]. *Ciné-Bulles*, 14(4), 12–13.

La vie sous verre

par Jean-Philippe Gravel

En analyse textuelle, l'un des principes fondamentaux veut que, dans une œuvre, aucune image, aucun énoncé ne soit totalement innocent. On sait, depuis au moins **le Déclin de l'empire américain**, que la bourgeoisie aime échanger des histoires de cul. C'est pourquoi je voudrais m'attarder sur une petite blague que se racontent, au début de **Safe**, des amis attablés dans un restaurant chic. La farce est vulgaire (il faut en avertir le lecteur) mais, au-delà de sa grossièreté apparente, elle révèle la présence d'un certain cynisme dans le contenu du film qui amplifie toute la portée du récit.

Voici l'histoire: un jour, une femme consulte un gynécologue parce que son vibreur est resté coincé vous-savez-où. Lorsqu'elle demande si on le lui extraira, le médecin répond: «Non, mais vous pourrez toujours changer les piles!»

Avec cette blague, Todd Haynes décrit parfaitement, de façon métaphorique bien sûr, la posture singulière de son héroïne. L'image forte du «sexe scellé» peut connoter une forme permanente de sécurité, une parfaite protection contre la maladie, mais aussi contre les rituels obligés de la vie conjugale... D'ailleurs, la sensualité de cette femme n'a pas disparu pour autant: le vibreur peut vibrer et on a encore accès au compartiment des batteries! Mais qu'importent les vertus dont bénéficierait la victime de cette condamnation inespérée, le perpétuel onanisme qu'elle s'impose détient ce je-ne-sais-quoi d'infiniment narcissique qui ne peut que signifier aussi un certain — et pitoyable — isolement.

Ce n'est pas parce que Todd Haynes a réalisé auparavant **Poison** (un film d'horreur dont certaines scènes de brutalité homosexuelle scandalisèrent la droite américaine) qu'il faudrait craindre que son nouvel opus sombre dans des excès déplaisants. **Safe** témoigne d'une tout autre réalité.

L'objectif de départ apparaît simple: décrire l'existence mortellement ordinaire d'une *housewife* (ou selon la terminologie politiquement correcte, *homemaker*) habitant une banlieue de Los Angeles. Julianne Moore interprète cette Carol White qui mène, à l'ombre d'un mari absent, une vie monotone, jusqu'à ce qu'elle commence à éprouver à tout moment de violentes allergies... Son médecin lui apprend qu'elle est atteinte du «mal du XX^e siècle», une déficience immunitaire récente dont on sait peu de chose.

Cependant, on devine facilement que la source du mal n'est pas purement physique. Si Carol White ne supporte plus aucun contact direct avec divers produits domestiques (aérosols, fumées de toutes sortes, etc.), certaines de ses crises ne semblent provoquées que par un contact *social*, lors de situations banales: au restaurant, par exemple, tout juste après avoir entendu un ami proférer la fameuse blague du vibreur. Pas étonnant que la progression du mal affecte de plus en plus la vie sexuelle de cette femme. Todd Haynes en suit la courbe descendante en se débarrassant au passage des connotations érotiques d'un récit qui aurait pu s'annoncer plus corsé: la toute première scène du film montre comment Carol White subit, avec une bonne volonté excluant tout plaisir, l'assaut enthousiaste de son conjoint. Naturellement, la maladie qui se déclarera sous peu permettra à Carol, craignant les effets qu'entraînerait un nouvel échange de fluides corporels, d'ajourner indéfiniment ce genre d'activités.

Mais la libido ne sert qu'à démontrer un mal dont l'étendue est plus importante. Le mode de vie présenté dans **Safe** se veut d'une banalité telle qu'il atteint un degré d'étrangeté oscillant constamment entre le pathétique et la caricature. On trouvera un support éloquent de cette ambiguïté dans la mise en scène presque modeste de Todd Haynes: **Safe** se compose surtout de plans fixes qui cernent constamment les sujets dans leur environnement. On ne s'approchera jamais trop des individus, et l'on ne pourra pas non plus les extraire de ces décors aseptisés d'où se dégage un climat oppressant. Bref, aucun effort n'est déployé pour que le personnage de Carol White attire la sympathie du spectateur.

Mais **Safe** n'expose pas qu'un simple cas individuel. La seconde moitié du film entraîne Carol dans une thérapie où des malades de son espèce tentent d'abandonner les avantages matériels de leur existence bourgeoise pour s'isoler dans la nature où toute intrusion polluante est formellement interdite. Les

Safe

35 mm / coul. / 119 min /
1995 / fict. / États-Unis

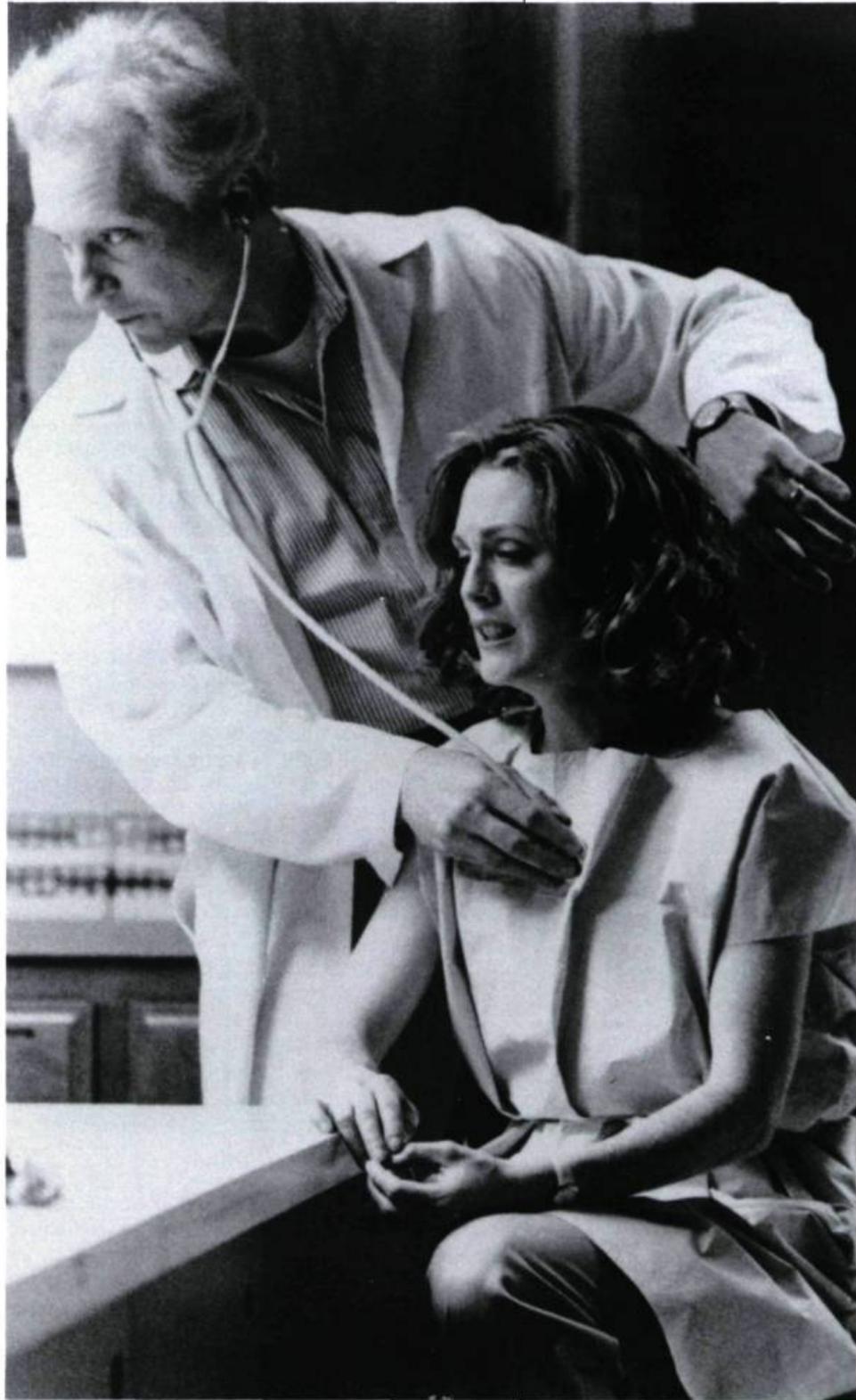
Réal. et scén.: Todd Haynes
Image: Alex Nepomniashchy
Son: Neal Nepomniashchy
Mus.: Ed Tomney
Mont.: Jim Lyons
Prod.: Chemical Films
Int.: Julianne Moore, Peter
Friedman, Xander Berkeley,
Kate McGregor, Susan Norman

patients logent dans de petits habitats vitrés et hantent les environs, parfois équipés de masques à oxygène. Ils participent à des séances de thérapie, dirigée par un couple puisant manifestement ses bons conseils dans le bric-à-brac parfois infantilisant, parfois juste, d'une certaine *pop psychology* de type nouvel âge.

Ce camp n'est finalement qu'un lieu où l'on se cache pour mourir puisqu'il est manifeste que la condition de Carol ne s'améliore pas. Elle ignore complètement les attentions qu'un jeune homme lui porte. La conclusion du récit ne nous la montre pas plus apte à communiquer qu'au début. Aussi le film l'abandonne alors qu'elle emménage dans une sorte d'igloo ressemblant à un œuf ou à un ventre maternel... Coincée là avec ses deux bonbonnes d'oxygène, elle n'aura jamais aussi tragiquement incarné l'esprit de notre fameuse blague. Mais on ne rit plus...

Faudrait-il associer déficience immunitaire et névrose collective? Le titre du film est chargé d'ambiguïtés puisqu'il connote à la fois un espace inviolable («safe» signifie coffre-fort) et, à l'extrême opposé, la vulnérabilité dont souffrent ceux qui s'y réfugient. Le film accuse violemment l'intolérance des membres d'une classe choyée qui préfère pratiquer une tactique d'autruche quand vient le temps de subir les effets néfastes d'un monde qui s'effrite beaucoup par leur propre faute. Il faut voir avec quel dégoût sévère, proche de la panique, des patients chassent de leur havre l'intrusion d'une voiture «polluante» qui s'est aventurée dans leurs parages, alors que leur camp se situe à côté d'une autoroute. N'a-t-on pas fait interdire récemment l'usage de la cigarette dans tous les endroits publics?

En jouant sur le double registre du pathétique et de la satire, avec un récit qui dresse un discours actuel sur une société en pleine dégénérescence mais en quête d'absolu, Todd Haynes a signé avec **Safe** un film étonnamment maîtrisé qui donne froid dans le dos. Son regard critique surprend beaucoup pour un cinéaste américain, dont les antécédents se réclameraient plutôt d'un David Cronenberg (pour son observation froide des ravages d'une maladie) et d'un Luis Buñuel, celui de **Belle de jour** et du **Charme discret de la bourgeoisie**. L'image étrange reproduite sur l'affiche promotionnelle (un énergumène parvenu à un stade avancé de la maladie, qui déambule accoutré comme un astronaute dans un costume protecteur) porte à entendre le cri sourd de l'œuvre: «ils» sont parmi nous! ■



Peter Crombie et Julianne Moore dans *Safe* de Todd Haynes